

Romances sans paroles

Yves Navarre

18. EVA

Les Mille Colonnes. Vingt heures trente. Simon n'a pas été surpris de voir arriver Laure et Pierre, ensemble. Première réaction, il a failli se tourner vers le comptoir, faire semblant de ne pas les avoir vus, mais il s'est retenu, il a fait face, droit, étonné, furtivement heureux, si peu le bonheur débordant des retrouvailles, juste un petit pincement de coeur, un instant l'impression d'avoir le souffle coupé, et très vite Laure, contre lui, l'embrassant sur les deux joues. Mais qui embrassait l'autre ? Simon venait de faire un pas en avant, et avait pris une main de Laure dans sa main gauche, une main de Pierre dans sa main droite. Tous trois, maladroitement, s'étaient bousculés, comme heurtés. Les gens se pressaient à l'entrée de la brasserie. Des serveurs passaient avec des plateaux brandis au-dessus de leurs têtes, « attention, c'est chaud ! » Et c'était bien ainsi. Dans une foule. Et dans du bruit. Pierre avait dit « j'ai terriblement faim ». Simon avait embrassé la main de Laure tu as froid ? » « Un peu. Mais ça passera. »

Le maître d'hôtel les a conduits à la table « ça ne fait rien, monsieur Breillard, nous allons rajouter un couvert. Ça fait plaisir de vous revoir. On me demande souvent de vos nouvelles ». Laure et Pierre ont pris place sur la banquette et Simon, en face d'eux, sur une chaise. Ils ont commandé. Pierre a dit « le moins qu'on puisse dire, c'est que la carte n'a pas changé, ici », puis « les gens non plus », et « nous non plus. En fait rien ne change. Alors, j'ai une idée ». Il s'est levé, poussant la table, obligeant Simon à reculer sur sa chaise puis à se lever à son tour. « Prends ma place, Simon. Je veux vous avoir, tous les deux, en face de moi. Pour moi. Et je ne tiens pas à voir qui passe. » Simon s'est retrouvé sur la banquette. Laure lui a souri « Pierre t'appelle par ton prénom maintenant ? » « Oui » dit Pierre en faisant l'échange de serviettes, c'est récent. Une histoire de pomme rouge ». « De pomme rouge ? » Simon hausse les épaules « je te raconterai, Laure ». Je ne comprends pas. » « T'en fais pas, Man, tu comprendras. » « Si tu l'appelles Simon, il faut que tu m'appelles Laure. » « Oui Laure. Oui, madame. Oui, monsieur. À vos ordres. À tous les deux. Si au moins ... »

Le serveur l'interrompt. Il fallait goûter le vin. Simon tendit le verre à Pierre « tiens, à toi. » « Je n'y connais rien. » « Moi non plus. » C'est Laure qui goûta, et fit signe au serveur de remplir les verres. Les gens des tables voisines écoutaient ce qui se disait à leur table. Pierre regarda ceux de gauche et leur fit baisser les yeux, puis ceux de droite, même jeu, et ses parents, enfin « alors ? Vous venez m'annoncer vos fiançailles ? Le mariage ? La naissance du premier enfant ? Tout d'un coup. Et c'est trop tard. Je n'aurai même pas à donner mon avis ». Ils rient. Ils boivent. Pierre poursuit « en plus, vous avez voté contre votre portefeuille. Et vous venez vous plaindre. Et vous voulez que je vous donne raison ». L'entrée. Ils mangent. Laure propose le pain et murmure « il y a des mois que je n'ai pas fait un vrai repas ». Simon dit à voix plus distincte « il y a des mois que je n'ai pas dormi ». Pierre les gronde du doigt, gentiment « il y a des mois et des mois, et je dirais même plus, des années et des années que je suis avec vous sans être avec vous ». Regards distribués aux tables voisines. À ses parents « je ne comprends vraiment pas pourquoi nous les intéressons. Croyez-vous qu'ils aient encore moins de choses à se dire que nous ? »

Puis il leur plut de se taire et de ne faire que s'observer et observer. Laure servant le vin, Simon faisant passer les plats « nous ne laisserons rien », Pierre essuyant son assiette avec du pain « ce qu'il y a de meilleur. Même Lilly avait peur de le faire ». « Lilly ? » « Non, Laure, pas de scène de jalousie. »

Au dessert, Laure lève son verre « je rêve » dit-elle « d'une robe bleu pâle que je portais un soir de fête, il y a longtemps, à Poitiers. Je rêve d'en défaire toutes les coutures, les ourlets, les surpiqûres et les broderies du col, du bustier et des manches. Je rêve de couper tous les fils qui faisaient d'elle la robe que je portais, ce soir-là, et la jeune fille que j'étais parce que je portais cette robe. Et quand le tissu sera redevenu ce qu'il était, avant, je rêve de repasser le tout, de le plier, et de l'envoyer à cette adresse encore inconnue de moi, où l'on est sûr de perdre à tout jamais ce que l'on envoie. Alors, quand le paquet ne reviendra pas, quand je serai vraiment certaine de ne pas vivre une autre vie que la mienne, je rêve de dire à mon père qu'il n'a pas le droit d'affirmer que nous ne sommes pas à la hauteur de nos crimes. J'appellerai ma mère, demain. Tu appelleras la tienne, Simon. Ne serait-ce que pour remercier Pierre d'être avec nous, ce soir, même s'il nous regarde comme si nous avions déjà la carte vermeille¹. Je rêve de n'avoir plus à vivre d'autre histoire que la mienne, des fuites qui n'en sont pas, des retours qui n'en sont plus. La dernière fois que nous sommes venus ici, nous avons fait les mêmes miettes et c'était peut-être la même nappe. Tu te moquais de nous, Pierre. Et je me moquais terriblement, comme on peut avoir terriblement faim, de vous, de vous deux. Mes hommes. Je rêve de jouer un texte que j'écrirais au fur et à mesure, en le vivant, un texte que jamais personne ne pourrait résumer et qui n'aurait de raison que pour moi-même. Un texte sans aucune obligation de rôle. Voici ce que je rapporte de mon voyage : je rêve de ne plus avoir à jouer. Je rêve d'être ce que je suis, et jamais plus une autre, l'autre à laquelle Simon ne dit rien, l'autre à laquelle Pierre refuse d'être Pierre. Je rêve d'une rumeur qui est celle de la vie que l'on vit quand on accepte de la vivre. Rien qu'elle. À toi, Simon, enchaîne vite. J'ai un petit peu peur de votre silence si vous vous taisez maintenant ».

Simon lève son verre « alors, je rêve de rêver. Je me suis remis à rêver, cette semaine, mais cela ne suffit pas. Je rêve de gratter le gravier, autour de la maison de Fréjus, d'en faire des tas et de jeter le tout dans un camion que j'enverrais à la même adresse que toi, Laure. Je ne veux plus que le gravier, autour de cette maison, signale mon pas, le pas du retour ou celui de la fugue. Je suis encore tout entier dans cette maison. Je rêve d'entendre ma mère jouer du piano sans qu'elle ait peur de me gêner. Je rêve de n'avoir plus toutes ces petites peurs dont nous nous sommes trop régalés et que nous nous sommes crus obligés d'entretenir pour avoir l'air d'être quelqu'un, quelqu'un d'autre, quelqu'un de bien ou quelqu'un de capable. Je ne rêve que de notre capacité à nous dire nos rêves, maintenant. Je rêve d'un temps où tout nous serait repris, sauf nous-mêmes. Je rêve de n'avoir plus peur d'être écouté. Je rêve d'avoir toujours à exprimer des rêves de rêves et ainsi de suite ! Je ne m'y attendais pas. Je suis un peu maladroit. Je rêve de ne plus jamais penser que vous êtes en avance, sur moi, de quelques rêves. Je rêve de rêves qui ne tueraient pas, ceux-là qui ont tué Berthier, qui ont poussé Hanssen et ceux-là qui font croire à Karpak qu'il peut raconter des histoires ou qu'il pourrait raconter la nôtre, la tienne Laure, la tienne Pierre et la mienne, et toutes les histoires de celles et ceux qu'il croise, capable seulement de reprocher aux autres de ne pas vivre selon lui. Ce n'est pas clair : je rêve de ne plus avoir à être clair. Je rêve de nager au fond de l'eau, aussi longtemps que toi, Pierre. Question de souffle. Je rêve encore d'un peu de souffle. A toi, nous t'écoutons ».

¹ pour bénéficier des réductions comme personne âgée.

Pierre remplit son verre et le lève. À la table de gauche, ils sont partis. Le maître d'hôtel remet le couvert pour d'autres clients, et une nappe propre, d'abord, qu'il lisse de la main. À la table de droite, ils sont quatre, la tête dans les épaules, deux hommes et deux femmes, deux couples, ahuris. « Je rêve » dit Pierre « de ne plus avoir à faire des dictées. De ne plus avoir peur de faire des fautes. De n'avoir plus de bulletins de notes à faire signer. De ne plus avoir à les signer à votre place. De ne plus avoir à passer devant la porte de votre chambre, sur la pointe des pieds. Et il m'arrive, rue de Charonne, de sortir de chez moi sur la pointe des pieds, comme si vous habitiez à chaque étage, à tous les étages, en dessous. J'ai toujours l'impression que vous me surveillez. Et je viens d'apprendre qu'on vous surveille encore. Je rêve de notre histoire : il ne serait jamais question de nous mais toujours de toutes celles et tous ceux auxquels nous aurions pu porter ou donner quelque chose. Non. Ça ne me ressemble pas. Ce n'est pas mon rêve. Je rêve de finir de rembourser l'argent que je dois à la banque. Je rêve de faire un voyage qui serait un voyage. Je rêve de quelqu'un qui me parlerait de solitude sans y ajouter un adjectif. Comme d'une union. Je rêve de Lilly qui m'a écrit une belle lettre. Je rêve d'un monde où on n'écrirait de belles lettres que pour se rencontrer et non plus se quitter. Je rêve de l'impossible. Je rêve d'un repas comme le nôtre, maintenant ; nous serions tous les trois réunis après de longues et inexplicables absences, et au dessert, chacun de nous lèverait son verre, et dirait tour à tour ses rêves. Les gens de la table à côté feraient la même chose. Et un soir, dans le monde, partout, tout le monde dirait ses rêves. Ça ne changerait rien. Mais ça aurait changé le temps, pour chacun, de dire je. Je rêve. Je. Je rêve. Je rêve de vous border. D'éteindre la lumière de votre chambre et de vous souhaiter de faire de beaux rêves. Je bois à Hanssen et aux autres, à toutes les mémoires qui empêchent le temps présent. »

Simon a demandé l'addition. Pierre a insisté pour payer. Laure a dit « non c'est moi ». Et ils sont sortis, comme des freluquets, satisfaits d'avoir provoqué des voisins et peureux de s'être dit quoi que ce soit d'essentiel. Rien ne pourrait jamais inspirer leurs rapports. La fête continuerait avec les mêmes rites et d'identiques semblances de prises d'aveux. Ils marchèrent longtemps, boulevard Saint-Germain, boulevard Saint-Michel, les quais, Notre-Dame, puis le quartier des Halles et l'esplanade devant Beaubourg. Là, ils s'arrêtèrent pour boire quelque chose de chaud. Laure ne savait plus si elle désirait vraiment rentrer quai de New-York. Simon doutait du retour de Laure. Pierre avait envie de passer une nuit dans son lit d'enfant, ne serait-ce que pour passer le cap de l'oubli de Lilly. Mais il n'osait pas le dire de peur de se contredire. Chacun des trois regardait les gens qu'ils croisaient, couples s'embrassant, se tenant la main, ou bien séparés, ne se parlant pas, ou encore piétons solitaires, groupes de jeunes, tout était possible, toutes les histoires se racontaient en même temps. Au comptoir du café Grenouille, on leur servit trois tilleuls-menthe. Laure se tenait entre Pierre et Simon. Elle les toisait du regard, l'air amusé, mais ce n'était qu'un air, et cela ne les aida point à reprendre le discours de leurs rêves qui, un laps de temps, à la brasserie, parce que la foule et le bruit, parce que le vin et le repas, parce que l'ivresse de se savoir écoutés, leur avait donné l'impression de se dire, pour une fois. Une femme faisait le tour des tables en mendiant. Elle n'était ni vieille ni sale. Elle avait l'air de quelqu'un d'ordinairement bien. Elle avait l'air de tout le monde. Et elle tendait la main. Les gens faisaient semblant de ne pas la remarquer. Elle s'approcha d'eux « je m'appelle Eva » dit-elle en tendant la main vers Laure. « On m'a retiré toutes mes dents », elle venait de tendre la main vers Pierre, puis se tournant vers Simon « j'ai calculé que si chacun me donnait un franc ! » Et de nouveau à Laure « je m'appelle Eva ». « Non » murmura Laure. « On m'a ... » « Non » dit Pierre. « Et j'ai ... » « Non » fit Simon. La femme poursuivit sa quête. Étrange femme qui disait son nom pour mendier. Étranges, les lèvres de sa bouche et les mots difformes qui en sortaient. Seul son prénom Eva avait de l'éclat.

« Je ne veux plus du spectacle des douleurs » dit Laure à mi-voix. Cette fois son sourire était juste et touchant. Pierre la serra contre lui. Elle prit Simon par l'avant-bras et l'attira contre eux, deux, la mère et le fils séduisant le père, la scène était un peu ridicule. Mais qu'en savaient les autres ? Les autres. « Je vous raccompagne » dit Pierre.

Il fallut trouver un taxi. C'est Pierre qui donna l'adresse du quai de New-York. Tout allait brusquement plus vite, rue de Rivoli, place de la Concorde, Grand Palais, Paris intervenait comme la star invitée d'un grand film muet. Pierre regarda ses parents « je préparerai le petit déjeuner, demain matin ». C'est lui qui ouvrit la porte de l'appartement. Les sacs de Laure étaient encore dans le salon. Il fallait un peu de musique. Pierre prit le premier disque qui lui vint sous la main. *Les Romances*. Simon lui pinça le bras en passant « merci ». Laure revint dans le salon « racontez-moi l'histoire de la pomme rouge ».